

Le royaume du père Thomas

C'était un bout de terrain dont personne n'avait jamais vraiment voulu.

De mémoire familiale, il avait été donné il y a plus d'un siècle par un voisin, en compensation de la mort d'un cheval prêté et tué à la tâche pendant les grandes chaleurs de la saison des foin. Certaines langues du village, plus sournoisement scrupuleuses, avançaient que c'était à la suite d'une fête de la Saint Jean cette année-là, lorsqu'une histoire était arrivée avec une fille de la famille et qu'il avait fallu s'arranger pour oublier l'affaire.

Caillouteux, raboteux, maigre et superficiel, il était posé, là, en fond de vallon, délimité par un mur de pierres sèches menaçant ruine depuis des décennies, courant en pente faible jusqu'à la courbe d'un ru sur lequel veillaient d'augustes et difformes peupliers. Plus volontiers s'y épanouissaient de toxiques ombelles et de piquants chardons que de choux gras ou de salades bien pommées, mais qu'importe, le terrain était dans la famille, et il bordait judicieusement la maison, sise plus haut à la limite des vignes.

C'était le royaume du père Thomas, comme on l'appelait depuis bien longtemps.

Il avait travaillé toute sa vie à l'usine d'embouteillage du bourg, et profitait désormais de la tranquillité de la retraite. Habituee aux froides lumières de l'usine et aux odeurs acétiques, sa physionomie grasse et blanche s'était transformée depuis quelques années, au contact du plein air et du soleil. Sa peau avait comme naturellement repris la texture burinée et sèche de ses ancêtres, ses épaules avaient retrouvé l'aspect voûté et trapu que les travaux de force impriment au corps, ses jambes s'étaient arquées sous le poids du travail que l'on fait pour tirer la nourriture de la terre.

Le père Thomas avait lu Jean de Florette à l'école, il n'était pas fou. Il savait qu'il ne pousserait rien de miraculeux sur ce lopin maigrelet, mais il s'attacha dès sa retraite à y établir tout un bric-à-brac de serres, de pots, de bassines et de tuyaux, si bien qu'il put bientôt voir de sa fenêtre pousser ses légumes, dans ce petit coin qui ne faisait ni son orgueil, ni même sa fierté, mais simplement son plaisir.

Chaque matin, après avoir bu le café et donné à manger au chat, il disait juste à sa femme « Je descends », et c'était tout, jusqu'à midi. Il allait au jardin. Quand il faisait chaud, elle jetait de petits coups d'oeil par la fenêtre, et s'il n'était pas revenu boire un verre d'eau glacé à dix heures, elle le houspillait gentiment en lui disant de remonter.

Il avait toujours été en de bons termes avec les voisins. A droite, le Dédé Riboulet, comme on l'appelait, vivait en garçon dans un capharnaüm de bouteilles vides et de vieilles Peugeot désossées, mais il était bien gentil, et on pouvait compter sur lui pour réparer une pompe capricieuse ou un outil cassé. A gauche, c'était la famille Chenard, une maison vide la plupart du temps. Lucie, amie d'enfance et dernière descendante de la famille, était « montée à Paris », comme on disait, pour y faire sa vie avec un négociant en vins. Parfois, le temps de quelques jours à l'Ascension, la maison se remplissait du rire de jeunes gens joyeux et bruyants, mais ces derniers temps, on n'avait pas vraiment eu de nouvelles, et la demeure était restée silencieuse.

Ce fut un matin de juillet, à l'aube d'une de ces journées dont le soleil brûle déjà la nuque à huit heures du matin, que la paix du royaume se brisa. Levé à son habitude dès potron-minet, le père Thomas jeta un œil sur son jardin depuis la fenêtre de sa chambre et resta figé de stupeur !

Des hommes en habits de travail arpentaient le jardin, passant entre les rangées de tomates, traînant avec eux des appareils qu'ils avaient déchargés de leur camionnette stationnée à l'entrée du terrain.

« Nom de Dieu ! »

Le juron s'étouffa dans la bouche du père Thomas tandis qu'il agrippait instinctivement la poignée de la fenêtre pour l'ouvrir. Presque aussitôt cependant, la perspective d'une invective à distance ne lui parut pas suffire ; il fit demi-tour pour enfiler ses vieilles chaussures de jardin et s'engouffra dans l'escalier.

« Je descends », dit-il comme à son habitude à sa femme, sans que rien ne pût trahir un quelconque changement dans le ton de sa voix.

Il poussa le portillon rouillé et s'avança d'un pas décidé vers les deux hommes qui s'affairaient déjà à mettre le matériel sur pied.

« Je peux savoir ce que vous faites ? »

L'un des employés, un quarantenaire replet, releva la tête.

« Ben, on fait un relevé topographique. Qu'est-ce que vous faites ici, vous ? »

« Ah, elle est bien bonne celle-là ! Qu'est-ce que je fais, moi ? Vous avez regardé autour de vous ? »

L'homme regarda brièvement autour de lui, effectivement, en jetant un regard transparent au potager.

« C'est un terrain. On fait le relevé. » dit-il en haussant faiblement les épaules.

« C'est mon jardin sur lequel vous faites un relevé. Je vous ai dit de le faire ? »

Visiblement contrarié par le retard que cette irruption était en train de lui faire prendre, l'homme héla son collègue planté vers le ruisseau pour le prendre à témoin :

« Hé, Nicolas, c'est bien la parcelle Chenard qu'on fait ce matin, hein ? »

Ledit Nicolas, un grand jeune homme sec, abandonna son matériel pour traverser le terrain et vint se planter devant le père Thomas, qui en était alors à se demander pourquoi le nom de Chenard était évoqué.

« C'est quoi le problème ? »

« Le problème c'est que c'est mon jardin, je vous ai jamais dit de venir. D'ailleurs vous faites quoi, là ? C'est pas un terrain Chenard ici. »

« On fait un relevé. C'est pour les Chenard, regardez. »

Il sortit d'une pochette cartonnée un papier sur lequel le père Thomas put bien lire le nom de sa voisine.

A côté, le Dédé Riboulet, également sorti à l'aube de son lit, était affairé à trier un vieux tas de tuiles. Ayant entendu des voix depuis son jardin, il vint poser ses coudes ridés sur le muret de pierre et interpella les hommes :

« Y'a un problème, le père ? »

Il l'appela toujours « Le père », tout court. C'était son habitude.

Le père Thomas, fâché de refaire toute l'explication, abrégé :

« Ils sont dans mon jardin, ils font un relevé, soi-disant pour les Chenard. Je comprends pas, c'est marqué sur le papier. »

Dédé fit un signe de la main apparemment assez autoritaire pour qu'on lui apportât le papier. Il lut rapidement et rendit la feuille en baissant la tête.

« Y'a pas à dire, le père. C'est marqué Chenard. »

Puis, se ravisant, il demanda aux deux employés :

« C'est Madame Chenard qui vous a envoyé ça ? Lucie ? »

Le père Thomas, voyant que le Dédé prenait les choses en main, laissa le temps aux deux hommes de répondre. Cependant, déjà, il commençait à voir s'agrandir la faille qui fissurait son royaume.

Le grand sec agita le papier :

« C'est pas Lucie, je sais pas qui c'est Lucie, moi. C'est la succession Chenard qui nous demande ça. Regardez. »

Il tendit une fois de plus le papier au père Thomas, plus sèchement cette fois.

Le père Thomas prit le papier et fixa ses yeux sur la mention « Succession Chenard ». Une sensation nauséuse le saisit, comme si quelque mouvement tellurique se fût mis à faire ondoyer les éléments autour de lui. La lumière du matin, la fraîcheur du ruisseau, l'odeur grasse de la terre encore humectée de rosée, tout se mit à vaciller et s'estomper sous le pouvoir presque magique du document. Il restait interdit, et plus il relisait la sentence, plus la matérialité du monde s'oblitérait dans ces lignes froides, mortes, rigides, tracées à l'encre très noire sur un papier très blanc, à la fois implacables et irréelles. Les secondes ne s'écoulaient pas, elles s'écrasaient, lourdes et denses.

Ce fut Dédé qui parla en premier, avec un calme qui laissait paradoxalement envisager une suite plus mouvementée.

« Foutez-moi le camp. Foutez-moi le camp ou je vais chercher le fusil. »

Peu désireux d'éprouver la détermination du bonhomme, et voyant que le vieil homme était déjà reparti d'un pas décidé, les géomètres sentirent qu'il n'y avait pas à barguigner. Dans les instants qui suivirent, le grand jeune homme jeta un rapide coup d'oeil à son collègue et lui fit signe :

« On plie. Je veux pas avoir d'embrouilles, moi. »

Avec tout le soin, le calme et la méthode possibles que la perspective de recevoir une volée de plomb leur laissait, les deux compères ramassèrent leur matériel et filèrent. Le plus jeune, repassant devant le père Thomas avec son dernier chargement, précisa d'une voix blanche :

« Appelez l'étude. Je vous assure, on doit faire le relevé. »

La voiture avait à peine remonté le chemin et disparu que le Dédé revenait avec son fusil. Personne ne saurait jamais s'il était finalement chargé.

« T'es bon pour appeler le notaire, le père. Moi, j'attends la visite de la gendarmerie. » dit-il, sans que le père Thomas pût savoir si c'était là une chose dont il fallait plus ou moins rire.

Le jour suivant, le père Thomas délaissa son arrosage matinal pour fouiller dans les archives familiales. Il monta au grenier pour retrouver de vieux papiers qui n'avaient jamais été triés, puis passa toute une série d'appels auprès de la mairie, du notaire, et d'entités administratives dont il n'avait même pas connaissance. C'était là une tâche qui le rebutait, pour laquelle il n'avait ni appétence ni facilité, mais il savait qu'il devait sonder la faille pour en explorer la béance, si douloureuse fût-elle. Ce n'est que le soir arrivé qu'il se libéra un peu de temps pour aller s'occuper des plate-bandes éprouvées par la chaleur du jour.

Le lendemain fut encore consacré à la recherche de la réponse au mystère de ces mots qui s'étaient gravés dans son esprit : « Succession Chenard ». Il fallut prévoir des rendez-vous chez le notaire et à la mairie. Une grande partie des employés étant en vacances, les réponses étaient incertaines, rares, imprécises. Les tomates commençaient à avoir soif, et les salades menaçaient de monter. C'était du temps perdu pour les récoltes, l'entretien courant et les semis, mais il fallait comprendre cette bizarrerie administrative qui avait entraîné l'irruption des géomètres dans son jardin.

Une semaine plus tard, alors que le jardin avait encore perdu de sa superbe, la nouvelle tomba : Lucie Chenard était bel et bien décédée, et la succession avait récupéré la maison. Les fleurs des courgettes avortaient, les feuilles jaunissaient, mais toujours, lunettes sur le nez, le père Thomas épluchait les dossiers qui lui étaient transmis au compte-goutte. L'évidence des mots « Succession Chenard » prenait une forme de plus en plus menaçante, à mesure que le jardin dépérissait et que les papiers bardés de mots, articles et alinéas envahissaient la table du salon, dans un fatras toujours plus grand de dossiers et de chemises qu'il fallait classer, comparer, trier, annoter.

Lorsqu'enfin un rendez-vous chez le notaire fut prévu, le père Thomas dut se déplacer à Lyon pour tirer au clair l'histoire de cette succession. Parti de bon matin, il passa le plus clair du trajet à ruminer son plaidoyer, puis se présenta devant un austère immeuble du sixième arrondissement. Dans le froid de la cage d'escalier qui l'enveloppait d'une vague odeur de moisi, il appuya sur la sonnette patinée d'une lourde porte en bois laqué. Une secrétaire avec de drôles de lunettes vint lui ouvrir et l'invita à patienter sur un fauteuil en tissu orange. Une demi-heure plus tard, le notaire, un grand homme au visage abrupt et sévère, vint le chercher, un furtif sourire de politesse au visage.

« Dossier Chenard, n'est-ce pas ? »

Le père Thomas profita de l'espace de l'immense bureau pour disposer méthodiquement tout ses papiers, et commença à exposer sa situation en tapotant sur les dossiers.

« Oui, c'est-à-dire que j'ai un jardin, vous comprenez, et l'autre jour, des géomètres sont venus, alors que le terrain, il est à moi, vous voyez ? Alors je vous ai apporté le cadastre, là, et aussi... »

Le notaire fit un léger mouvement impatient des doigts, en esquissant cet imperceptible pli de la bouche qui indique que la parole n'est pas du bon côté.

« Voyons ça. Bon, de toute façon, tout ces papiers, là, je n'en ai pas besoin. Ce qui compte c'est l'acte de propriété. Le voilà. »

Il repoussa d'une main presque diplomate les classeurs ordonnés par le père Thomas et, plaçant une feuille devant lui, il posa un index net et autoritaire à un endroit très précis du document.

« Là. Ce document stipule que la parcelle est la propriété de la famille Chenard. »

Il sortit ensuite une autre feuille, qu'il plaça parallèlement à la première. L'index effectua un rapide balayage latéral de quelques centimètres et vint se poser à un nouvel endroit très précis, lui aussi.

« Et sur ce document, nous voyons que la parcelle est passée en constructible il y a deux mois. Le droit d'effectuer des relevés topographique et un bornage sur le terrain me semble tout à fait légitime. Je crois savoir que la construction d'une villa est

d'ailleurs prévue. Entre nous, au prix où est le mètre carré, ils auraient tort de se priver.»

La nudité cruelle de ces deux simples feuilles saisirent le père Thomas à la gorge. Ce n'était plus un vague employé qui lui assénait la vérité, c'était là un homme dont l'enseigne dorée se réclamait de la République. C'était la Loi qui, de ses deux doigts fins, venait de clouer au sol la réalité de la possession de la terre.

Fouillant dans sa liasse de papiers, le père Thomas ressortit une maigre feuille manuscrite jaunie, l'exhiba et pointa chaque mot. Il était en train de perdre à la fois patience, espoir et raison.

« Ecoutez, vous voyez, là, cette feuille, elle dit bien que mon arrière-grand-père a reçu de Marius Chenard la parcelle le 23 septembre, en guise de dédommagement pour un cheval. Et la parcelle est ensuite passée à ma grand-mère, qui était née sans père, parce qu'elle n'avait rien, la pauvre ! Ils avaient arrangé la chose au bistro, tiens, ils avaient même utilisé le dos d'un menu pour écrire dessus!»

Le notaire ne jeta que l'esquisse d'un coup d'oeil au papier.

« Ce document n'a aucune valeur légale, vous le savez, j'imagine ? Ce ne sont que des arrangements de comptoir.»

La révolte serrée dans la gorge du père Thomas se dissipa tout à coup, il cria :

« Mais Nom de Dieu, une parole est une parole, non ? »

Le notaire le regarda avec une calme froideur, teintée d'une pitié qu'il aurait voulu davantage dissimuler.

« Précisément. Ce ne sont que des paroles, Monsieur. »

A plusieurs kilomètres de là, dans le petit royaume du père Thomas, le soleil radieux qui illuminait la parcelle de la famille Chenard achevait de faire mourir les dernières aubergines.